

teau d'Yquem, le vin de Champagne et le Johannisberg, trois vins jaseurs s'il en fut, trois vins amoureux par excellence : ils chassent le sommeil.

Violette semblait braver tous ces artifices. Elle disait gaiement à lord Sommerson :

— Vous vous imaginez que ce sont là des attaches et que je n'aurai pas la force de m'en aller tout à l'heure, mais vous verrez bien !

En effet, elle n'avait accepté à dîner que pour étudier de plus près cet étrange amoureux, mais son idée bien arrêtée était de s'en voler au dessert.

Or le dessert se prolongea jusqu'à dix heures. Le marquis était éblouissant, il parlait de tout en philosophe et en homme d'esprit. Violette était toujours irritée par son accent anglais, mais elle se disait que peut-être cet accent donnait plus d'expression à son originalité. Il lui contait mille et une histoires de sa vie à Londres et en Écosse. Elle pensait que les aventures galantes sont les mêmes en Angleterre qu'en France. Elle le fit remarquer au marquis, mais comme il aimait le paradoxe, il voulut lui prouver que l'amour a une

tout autre saveur au delà des frontières de chaque pays. Il fit rapidement une histoire des races au point de vue de l'art et des passions. Saint-Victor, Taine, Henry Houssaye n'eussent pas mieux dit. Violette était plus une âme qu'un corps, elle ne croyait qu'au magnétisme de l'esprit. Lord Sommerson acheva de lui tourner la tête par l'éclat de son intelligence. Elle se retrouvait dans les grands horizons d'Octave de Paris.

Il faut bien dire que, tout en parlant, le marquis, qui s'était approché bien près de Violette, jouait avec ses mains, tourmentait ses cheveux, effeuillait les roses sur son sein et lui baisait l'oreille pour être mieux compris.

Voilà pourquoi Violette oublie de s'en aller.

On revint au salon. Elle se mit au piano, et, comme elle était doucement surexcitée et qu'elle avait soif de sentimentalisme, elle se versa de ses belles mains toutes les mélodies de Schubert.

Lord Sommerson n'était pas fou de cette musique éplorée, mais Violette lui donnait son âme.

— Je ne vous savais pas si bonne musicienne, lui dit-il.

— Oh! je ne suis pas bonne musicienne, répondit-elle, je ne sais jouer que ce que j'aime.

Le négrillon, la seule personne visible de cet hôtel mystérieux, apporta le thé. C'était un tête-à-tête japonais du plus petit format; les deux tasses eussent tenu dans une mandarine. Mais quel thé divin! C'était une source d'or qui tombait de la théière. Et quelle senteur suave et pénétrante! Jamais les tours de porcelaine du palais n'ont été plus doucement parfumées.

— En France, dit lord Sommerson, on ne connaît pas le thé, on en prend quand on est malade, mais c'est du thé d'occasion qui n'a ni saveur ni vertu. Vous verrez celui-ci comme il est bon : il ne faut qu'y tremper les lèvres pour y trouver la poésie orientale.

Disant ces mots, lord Sommerson leva une tasse sous la bouche de Violette. La tasse était bien petite pour y boire à deux, — et pourtant — leurs lèvres s'y rencontrèrent.

Violette eut un vague sentiment de jalou-

sie. Elle savait l'histoire de la tasse de thé chez madame d'Entraygues. Ce fut bien pis quand tout à coup le marquis brisa la tasse japonaise en disant que jamais d'autres n'y boiraient. Violette le regarda face à face comme si Parisis lui-même lui parlât.

— C'est une vieille coutume anglaise, dit lord Sommerson. En France tout le monde boit dans le même verre, on y cherche des secrets; mais en Angleterre nous suivons la légende du roi de Thulé.

Le marquis avait vu pleurer Violette.

— Pourquoi cette émotion subite?

— C'est que le thé était bon, dit Violette pour cacher sa pensée.

Et comme elle disait toujours tout :

— C'est que je me suis rappelé l'histoire d'une amie.

Elle raconta l'histoire de Parisis avec madame d'Entraygues, regardant toujours lord Sommerson, comme si elle pensât que ce pût être son cousin Octave.

— Je savais cette histoire, dit le marquis quand elle eut fini. Je vous ai laissé dire parce que vous contez bien, parce que vous

donnez aux figures et aux choses une grâce touchante qui me séduit.

Violette était debout.

— Vous ne connaissez pas encore tous les détours de ce petit labyrinthe, dit le marquis en l'entraînant.

Il la conduisit à l'escalier. Comme elle refusait de monter il la prit dans ses bras et monta les vingt marches comme s'il eût porté un enfant. Et pourtant Violette n'était pas une plume au vent, quoiqu'elle fût svelte et mince.

Il la posa doucement sur la chaise longue d'une chambre à coucher tendue de damas rouge à larges plis. Un grand lit Louis XVI, or et blanc, occupait le milieu sous un dais drapé à l'italienne.

— Vous voyez, madame, lui dit-il, que c'est un vrai lit d'amoureux, on peut s'y perdre et s'y retrouver. S'il vous faut une femme de chambre pour vous déshabiller, parlez, je suis là. S'il faut que j'aie méditer une demi-heure avec Newton, j'ai ma bibliothèque à côté, je m'y résignerai.

Je crois que ce ne fut pas Newton que feuilleta ce soir-là lord Sommerson.

— Le lendemain, vers dix heures, le négriillon apporta le chocolat à Violette qui fut quelque peu surprise de se trouver seule. Ce n'était pas dans le programme.

Elle ne s'était endormie que bien tard, à l'aube peut-être ; elle avait savouré le sommeil des rêves d'or. Mais pourquoi ce réveil dans la solitude ?

— Où est donc le marquis ? demanda-t-elle au négriillon.

— Il est dans sa bibliothèque.

Dès que le négriillon fut sorti, Violette se glissa sur le tapis et se hasarda dans la bibliothèque. Elle était plus nue que la Vérité, puisqu'elle avait sa chemise ; mais n'avait-elle pas toujours les divines attitudes de la chasteté ?

Elle fut frappée du grand sentiment de tristesse empreint sur la figure de lord Sommerson. Il tenait un livre, mais on voyait qu'il lisait en lui-même le livre de sa vie.

Violette remarqua avec surprise qu'un second portrait de la Femme de Neige était suspendu en face du marquis.

— Ce n'est pas moi qui suis là, dit tristement Violette, c'est cette femme.

Le marquis ferma son livre pour saisir Violette, mais elle avait déjà rebroussé chemin.

Lord Sommerson la retrouva couchée.

— Mauvais compagnon de voyage! On se réveille en route et vous n'êtes pas là.

— Je vous avouerai que j'ai deux passions maintenant : les femmes et les livres. Ces deux passions m'apprennent tous les jours quelque chose. Je suis revenu de toutes les ambitions. Je ne vis plus que par curiosité.

— Vous vivez dans l'amour de la Femme de Neige.

Il l'embrassa doucement :

— Si je pouvais mettre mon cœur dans votre main vous auriez mon secret. Mais ne parlons ni du passé ni de l'avenir, cette journée est à nous : je vous aime, aimez-moi.

Nous ne suivrons pas tous les méandres de cette causerie toute sentimentale. Nous ne nous attarderons pas non plus au déjeuner, qui fut gai et charmant. On passa l'après-midi dans la serre, on lut un peu, on parla beaucoup. Violette était enchantée, mais un sentiment de tristesse transperçait. Elle avait beau se sentir heureuse, elle se disait que

son bonheur n'était plus de ce monde. Qui sait si lord Sommerson n'en disait pas autant?

Quand elle vit venir le soir, elle fut la première à songer au départ.

— Adieu, dit-elle tout à coup.

Elle demanda son chapeau et ses gants.

— Non, demain, dit lord Sommerson. Hier je me suis trompé d'un jour. Il y a décidément des femmes qui n'ont pas tout dit en vingt-quatre heures.

Violette mit la main sur la bouche de l'amoureux.

— Adieu! Je croyais n'être que la rivale de toutes les femmes, mais je sens qu'il y en a une qui vous aime. Adieu!

— Encore une heure!

Lord Sommerson était suppliant.

— Non, si je restais une heure je resterais un jour, je resterais toujours.

— Eh bien! restez une heure, restez un jour, restez toujours.

Violette regarda doucement le marquis :

— Non, parce qu'il ne faut être que deux de jeu. Je sens venir la Femme de Neige.

Violette se dégagea des bras de lord Som-

merson et elle s'échappa avec la légèreté d'une hirondelle.

— Elle reviendra, murmura le marquis en lui tendant les bras.

Et lui parlant tout haut :

— Laissez-moi au moins vous conduire ou envoyer chercher ma voiture.

Il rejoignit Violette à la grille.

— Non! non! dit-elle, je veux courir une heure au grand air.

Elle tendit la main et elle s'éloigna sans détourner la tête.

— Quel malheur! dit-elle en descendant la rue de Balzac, je sens que j'aime cet homme et que je ne suis plus digne d'aimer le souvenir d'Octave.

Elle était effrayée de cette nouvelle chute. Comment avait-elle pu retomber ainsi dans l'ivresse du bal de l'Opéra?

Elle marcha jusqu'à la place de la Concorde. Il y avait encore des promeneurs. On la regardait passer penchée et rapide en disant :

— Celle-là va à un rendez-vous.

Elle n'allait pas à un rendez-vous, elle se fuyait elle-même.

IV

La blonde et la brune

Ce fut encore une émotion profonde dans la vie de Violette. Elle s'était imaginé qu'elle était désormais à l'abri des tempêtes, elle croyait pouvoir braver toutes les secousses en se réfugiant dans ses douleurs passées. Elle avait sa Sainte-Baume comme la Madeleine, elle s'y enfermait tristement la main sur le cœur, l'esprit au ciel, ne voulant plus rien donner au monde, quelles que fussent les tentations.

Mais on a beau se mettre en garde contre le lendemain, on a beau s'attacher à sa volonté, on a beau fuir l'espérance pour le sou-